

THÉÂTRE DU VOYAGEUR

CYCLE MOBY DICK

D'APRÈS LE ROMAN DE HERMAN MELVILLE

ADAPTATION & MISE EN SCÈNE CHANTAL MELIOR

BALEINE À PLUME



LIGNES DE FUITE



&

DÉAMBULATIONS





***Tout homme, à un moment
ou à un autre, ressent
la même soif d'océan que moi.***

Le *Pequod*, navire baleinier, quitte Nantucket, sur la côte atlantique des Etats-Unis, pour une campagne de plusieurs années. Il va parcourir la planète entière sur toutes les latitudes à travers l'immensité des océans, y chassant jusqu'au cœur du Pacifique les plus vastes animaux connus, les baleines.

L'équipage du *Pequod* est composé d'hommes de toutes sortes, depuis Ishmaël qui conte cette histoire et Queequeg, le harponneur, sauvage océanien, prince dans son pays, jusqu'aux officiers, marins et artisans qui peuplent ce navire-usine. Tous, après une prise, extraient et stockent dans la cale la précieuse huile du cétacé, le spermaceti.

Or, commandant despotiquement et rêveusement cette troupe, le capitaine Achab est un homme blessé, obsédé par le Grand Cachalot Blanc, Moby Dick, qui lui a arraché une jambe. L'acharnement qu'il met à retrouver et à frapper cet Adversaire non moins solitaire et sublime que lui entraîne l'équipage et le lecteur dans une quête éperdue, faite de ressentiment et d'amour. Reviendront-ils ? Et comment en reviendrons-nous ?

MUSÉUM / MELVILLE / MOBY DICK

Dans ses nombreux et longs passages scientifiques très étayés, très critiques, aussi érudits qu'amusants, Melville cite à plusieurs reprises parmi des témoins et savants britanniques et américains, des Français, tels Cuvier et Lacépède. S'il ne les ménage pas – mais il ne ménage personne – cet écrivain plein d'humour et d'exigence reconnaît pleinement la référence que constitue autour de 1850 la communauté savante de la vieille Europe.

Dans cet esprit, le Muséum d'Histoire Naturelle de Paris est l'un de ces hauts-lieux où le public en prenant connaissance de collections exceptionnelles peut faire sien un savoir précieux. Plus encore, dans le roman d'Herman Melville consacré à la gloire des familles de cétacés, les cachalots, les baleines et tous leurs parents, le Muséum est explicitement l'un de ses répondants majeurs. Melville en sait quelque chose : lui-même homme cultivé, qui a fréquenté les bibliothèques et les musées, a sillonné en tous sens les océans sur des bateaux marchands et sur des baleiniers. Il sait que le Muséum est l'un des *focus* privilégiés où se réfléchissent, s'ordonnent et s'épurent les lumières accumulées par les siècles. Alors que dans l'Ancien Testament, Jonas a été avalé par le « Poisson » énorme, le Léviathan, pour expier ses péchés et a été recraché lavé par cette épreuve, le moderne Jonas, Achab, prend part à une chasse de plus en plus systématique qui le place face à son destin : mourir du fait de ceux qu'il a tués et qui lui sont devenus une énigme poignante, une expérience tragique. Telle est son épreuve, qui nous est transmise. Est-ce la nôtre ? Assurément. Cela a-t-il rapport au savoir ? Infiniment, estime Melville, lui-même saisi par ce combat qui exige de notre part une information complète, complice, joyeuse et amicale, mais sans compromis.

En ce sens, le rôle d'un établissement comme le Muséum d'Histoire Naturelle n'a pas cessé à ce jour d'être indispensable. Lieu d'expositions permanentes et temporaires, il est aussi un espace de recherche, d'expérimentation, d'analyses et de synthèses, il est un vecteur majeur de la réflexion sur l'humain dans la nature. Voilà ce qu'un grand roman comme *Moby Dick* permet de transmettre et de confirmer au public le plus large.

Quel peut être, en l'occurrence, le message que souhaite proposer sous une forme réaménagée et repensée un spectacle théâtral sur *Moby Dick* dans l'enceinte du Muséum ? Dans des espaces superbes où sont donnés à voir ou à comprendre des spécimens de plantes et d'animaux d'hier et d'aujourd'hui, accompagnés d'informations multiples, cette introduction du théâtre veut faire naître chez chaque spectateur des sensations personnelles intenses, des émotions et des pensées partageables. Le goût du savoir ne s'accompagne ni de pédanterie ni de leçons de morale, bien plutôt d'une rude fraternité avec le monde animal.

Les enfants et plus d'un visiteur ordinairement moins sensible au témoignage scientifique y ressentiront, espérons-nous, l'ambition de Melville en son roman. Sur la planète entière, totalement considérée d'un pôle à l'autre et de l'est à l'ouest, au sein des océans les plus profonds, nous sommes tous une partie de la nature. Nous nous perdrons ou nous survivrons ensemble, tant il est vrai que la condition humaine vécue avec probité ne peut se passer de la multiple présence énigmatique du vivant.

Elle nageait dans les mers avant que les continents n'émergeassent de l'eau ; elle a nagé sur l'emplacement des Tuileries et du château de Windsor. Son vaste squelette découvert sur une plantation d'Alabama fut pris pour les ossements de l'un des anges déchus. Dans le déluge de Noé, elle boudait l'arche ; et si jamais le monde est inondé de nouveau, alors l'immortel cétacé survivra et, dressé sur la plus haute crête du flot équatorial, il fera jaillir son défi écumeux à la face du ciel.





A 20 ans, Melville embarquait sur un navire baleinier. Pendant de nombreuses années, il a vécu la dure et dangereuse vie des marins. Sa vision de tous les aspects de la vie n'est jamais alourdie par des jugements, des opinions, des considérations romantiques. Il a traversé le monde, l'océan, la nature, la littérature sans établir de hiérarchie entre les êtres qui les composent. Peu d'êtres humains sont allés aussi loin dans l'exercice de cette liberté.



Moby Dick est une histoire entre l'homme et la nature, une tragédie et un roman humoristique, un traité de cétologie, un manuel de navigation, un poème rimbaldien, une prière fraternelle, un acte de tolérance, un conte philosophique et un thriller.

LE LIVRE-BALEINE

Je fais essai de tout et achève ce que je puis...

La vie comme expérimentation de la connaissance : ainsi pourrait-on caractériser la sagesse pratique qui se dégage des scènes, où, à intervalles plus ou moins réguliers, Melville nous fait partager une vision à la fois panoramique et détaillée du monde marin, de la vie des marins (venus des cinq continents), du travail sur un baleinier. Il s'empare d'une foule de sujets: histoire de la pêche et de la navigation, opérations de transformation *du gibier* en huile de commerce, mise à la mer de la baleinière, description des courses-poursuites et de la ligne à baleine, jet du harpon, remorquage de la dépouille, dépeçage, fonte du gras, arrimage des barriques, courage et intelligence nautique de l'homme, industrie baleinière et conditions de vie sur les navires-usines ...

Et de quel prix se paie l'appropriation violente des richesses de la nature.

Et en quoi l'équipage du *Pequod* représente-t-il l'Amérique-patchwork...

Au cœur de l'œuvre, méthodiquement, Melville multiplie les chapitres sur les mœurs de la baleine (son alimentation, sa vie en troupe, ses migrations) et son anatomie (la peau, le front, la face, le cerveau, le souffle, la queue, le squelette sont passés en revue). Il s'agit, explique-t-il, de mettre sous les yeux du lecteur tout (ou presque...) ce que la science de son époque sait et peut dire de l'animal. Son ambition est considérable :

Il convient que mon étude soit systématique et encyclopédique, que rien ne soit négligé, ni la plus microscopique cellule de son sang, ni la plus intime repli de ses intestins.

Tâche ardue. En dépit d'une littérature déjà abondante et prestigieuse sur le sujet, beaucoup reste à faire, car la cétologie est dans un état « d'incertitude et d'approximation », dû en partie à son origine livresque.

Le cachalot ne peut prétendre à aucune biographie complète dans aucune littérature, poétique ou scientifique. Sa vie, bien plus que n'importe quel autre animal marin de son espèce, reste à écrire.

Avant d'entreprendre une classification fondée comiquement sur une équivalence des cétacés et des livres rangés selon leur taille et leur format – chaque baleine étant classée comme un livre sur une étagère – Melville s'interroge, non sans humour :

La condition incertaine de la science cétologique est dès le début attestée par la question de savoir si la baleine est ou non un poisson. Linné déclare : « Désormais, je sépare les baleines des poissons. Leur cœur chaud est bivalve, leurs poumons, leurs paupières mobiles, leurs oreilles creuses, penem intransem feminam mammis » ... J'ai soumis tout ça à mes amis Simeon Macey et Charley Coffin de Nantucket, deux copains de popote, et ils sont tombés d'accord pour dire que les raisons données par Linné étaient tout à fait insuffisantes ; même Charley suggéra irrespectueusement que c'était de la blague, que la baleine est un poisson. Et que Jonas le saint est ok.

Représenter pour Melville, ce n'est pas définir, exposer, disséquer ce qu'on a sous les yeux mais susciter un dévoilement. Son *gai savoir* n'impose aucune vérité, et le parcours continu mais zigzagant du livre éveille, bouleverse, confronte avec intensité à la nature.

Je déplore mon impuissance à l'exprimer comme il faudrait...

On pense à Dante confessant sa peine à décrire le Paradis.

Ce que Melville éprouve comme la limite de l'indicible a donné lieu avant lui à des représentations imagées complètement fantaisistes des cétacés (chapitre LV à LVII).

Vers la fin, de nouveaux chapitres sont consacrés à l'étude du squelette du cachalot, à la baleine fossile, à la disparition des baleines (CII à CV). Ces questions qui se posent aujourd'hui de façon extrêmement aiguë se mêlent à d'autres thèmes auxquels le roman aboutit : Achab dans son face à face avec *Moby Dick* se trouve comme face à un mur ; *Moby Dick* incarne la limite de l'intelligibilité du monde... Tous les outils du marin sont détruits, les repères sont perdus et Achab va s'abîmer dans son devenir-baleine.



ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE D'UNE ŒUVRE CÉLÈBRE ET MÉCONNUE

Dans les adaptations cinématographiques – et théâtrales – les mieux connues, c'est le roman d'aventures qui est adapté, et les aspects philosophiques et scientifiques disparaissent. Ainsi, des dizaines de chapitres magnifiques ont été « oubliés ».

Il nous est apparu que le théâtre serait peut-être le mieux à même de donner une forme à ces textes scientifiques et techniques, qui sont au cœur de l'œuvre, essentiels pour sentir qu'il s'agit d'expériences vécues.

Dans le roman, le suspense qui tient chacun en haleine du début à la fin n'est jamais affaibli par les multiples enseignements dispensés au lecteur-spectateur ; au contraire il concourt à un extraordinaire équilibre entre action, contemplation, émotion, réflexion...

Les contraintes liées à l'espace clos du théâtre ne sont pas un handicap, au contraire, elles rappellent l'espace clos du bateau dans l'infini des océans ; dans les deux cas, on voyage.

Le théâtre n'évoluant pas en décors naturels, tout part du texte. Par l'incandescence de son style, Melville donne tous les moyens de traduire sur la scène l'immensité, la beauté, la violence de la nature.

Il n'est pas un passage du texte – même ceux réputés « difficiles » ou « hors d'œuvre » – qui ne se révèle théâtral et accessible à tous, au présent de la représentation.

De 2016 à 2018, une première adaptation en quatre volets a mis en scène l'ensemble du roman.

Actuellement et pour les saisons prochaines, nous préparons **une version resserrée – une intégrale en deux volets – ainsi que des déambulations – mettant en scène des fragments – qui permettront d'expérimenter de nouvelles rencontres entre le public et *Moby Dick*.**

ESPACE / SCÉNOGRAPHIE GRAPHIQUE / CHORÉGRAPHIE / MUSIQUE & CHANT

Jeux d'ombres et de lumières, couleurs, blancheur mythique et grand bleu, changements d'échelle : la scénographie joue sur les ambiances, les climats, la perception du temps, toutes choses passagères dans un espace jamais figé.

Filins et cordages sont les outils principaux qui dessinent l'espace et ses multiples lignes : lignes d'horizon, formes des bateaux, sillages, lignes à baleine, lignes de vie, lignes de mort, rides sur le front d'Achab, jets de harpon... Horizontales et verticales, ces lignes créent des perspectives mouvantes et magnifient le mouvement pour suggérer des traversées dans un espace illimité, à perte de vue, qui vit jusque sous la surface...

DIRECTION D'ACTEUR / SEUL ET FRATERNEL

La littérature américaine, de Melville à Kerouac, ouvre sur un monde de sensations nouvelles, une morale de la vie où l'on ne s'accomplit qu'en prenant la route, exposée à tous les contacts, à toutes les subtiles sympathies de l'âme innombrable... On y découvre l'homme nouveau américain, au cœur de la nature et de la vie, sans attache, libre et fraternel, « original ».

Pour la plupart, les marins du Péquod sont des orphelins. Ils sont seuls, sans attache et sans jugements, impersonnels. *Ils font peu de cas de leur cas et les acteurs doivent faire de même*, sans habitudes, sans explications psychologiques, pour expérimenter la totale authenticité de personnages singuliers, qui se *constituent* de rencontres, bonnes et mauvaises, d'agencements, de données géographiques...

De William Shakespeare (que Melville étudiait méthodiquement), Achab peut faire penser au Roi Lear quand il est en compagnie du petit mousse Pippin, son fou. On croise aussi le fossoyeur d'Hamlet, et toutes sortes de figures, de compositions, fruits de croisements entre divers personnages shakespeariens, des plus célèbres aux plus obscurs (Macbeth, Richard III, Mercutio, Pistolet...).

à Jack Kerouac : le routard Ishmaël, dont le nom biblique signifie *celui qui entend la voix de Dieu*, nous guide dans le récit ; en annonciateur de la *Beat Generation*, il fait éprouver la sainte ivresse de se fondre de plus en plus dans le paysage.

Les personnages de Melville sont comme des blocs de sensation... toujours modifiés à mesure qu'ils se font, **comme des rives qui défilent...**

« **Déterritorialisation absolue. On est devenu comme tout le monde, mais à la manière dont personne ne peut devenir comme tout le monde. On a peint le monde sur soi, et pas soi sur le monde.** »

Gilles Deleuze et Félix Guattari

THÉÂTRE DU VOYAGEUR

Adaptation
& mise en scène,
Chantal Melior,
assistée de **François Louis**

Collaboration musicale
et littéraire, piano,
Carol Lipkind

Collaboration artistique,
Zette Cazalas

Lumières, **Michel Chauvet**
Décors, **Marine Porque**
Chant **Nabila Attmane**
Chorégraphie,
Ariane Lacquement

Distribution
Nabila Attmane,
Bildad, Mie de Pain, Rubson,
La Voix de la Nature...

Sandrine Baumajs,
Le Charpentier, Peleg

Véronique Blasek,
Pippin, Archy, Mme Hussey

Sophie Bonnet,
Elie, Tashtego

Olivier Courtemanche,
Flask, Jonas, Gabriel...

Marc Dumontier,
Fleece, Les Capitaines, Perth,
Le Forgeron

Ariane Lacquement,
Starbuck

Ariane Lagneau,
La Conférencière, Le
Manchot...

François Louis,
Achab, Père Mapple

Mathieu Mottet,
Ishmaël

Fabrice Tanguy,
Queequeg



Achab

Ishmaël

Starbuck

Flask



Queequeg

Fleece

Peleg

Bildad



Pippin

Capitaine Boomer

Jonas

Madame Hussey



Le Charpentier

Perth, Le Forgeron

Tashtego

Père Mapple

<http://www.vusurscene.com/2018/04/08/coup-de-coeur-moby-dick-au-theatre-du-voyageur/>

COUP DE CŒUR : MOBY DICK DE HERMAN MELVILLE AU THÉÂTRE DU VOYAGEUR

Quelle folie, quelle audace, quel courage faut-il aujourd'hui pour monter un cycle consacré à Herman Melville ! Chantal Mélior, la metteuse en scène (et directrice du lieu) en a certainement une bonne dose pour se lancer dans une telle gageure ! C'est un travail colossal qui nous est présenté au Théâtre du Voyageur et qui mérite qu'on en parle ! Car comment adapter ce « roman-baleine » (comme le dit très justement François Louis, l'assistant metteur en scène et l'interprète d'Achab dans une interview) ? Eh bien, la metteuse en scène a choisi de le diviser en 4 épisodes de 2h environ: 1/Assez pleurniché ! 2/ Baleine à plume. 3/ Pippin tombe à l'eau 4/ Lignes de Fuite.

Je n'ai pu assister malheureusement qu'au quatrième et dernier volet de cette tétralogie (chaque volet étant une porte d'entrée dans l'œuvre de Melville, ils peuvent se voir néanmoins indépendamment).

Niché en plein cœur de la gare d'Asnières-Sur-Seine, à 10 min à peine de la gare Saint-Lazare, sur le quai D se dresse ce théâtre assez inclassable. On pourrait le rapprocher peut-être du Théâtre du Soleil par son engagement à faire des spectacles-fleuves dans un esprit de troupe avec des comédiens qui s'investissent pleinement (notons la décoration (comme Mnouchkine) du bâtiment où le célèbre cachalot est peint sur la façade). On ne peut que regretter que ce lieu bénéficie de très peu de soutien institutionnel ni de grande communication (des milliers de voyageurs passent devant ce lieu sans se douter de rien !).

A l'heure où j'écris cet article, se joue malheureusement la dernière de ce formidable spectacle. J'espère vivement qu'il sera repris tant sa force, son sujet, mérite des salles pleines ! Un des meilleurs spectacles de cette saison qui passe presque inaperçu ! Quel dommage !

L'histoire est celle d'Ishmaël, le narrateur, qui attiré par la mer décide de partir à la chasse à la baleine. Il embarque sur le *Péquod*, baleinier commandé par le capitaine Achab. Ismaël se rend vite compte que le bateau ne chasse pas uniquement pour alimenter le marché de la baleine. Achab recherche Moby Dick, un cachalot blanc particulièrement féroce et d'une taille impressionnante, qui lui a arraché une jambe par le passé. Achab emmène son équipage à la poursuite du cachalot dans un désir impitoyable de vengeance. Le *Péquod* finira par sombrer en laissant Ismaël seul survivant, flottant sur un cercueil.

Écrit en 1851, ce livre est souvent considéré comme l'emblème du romantisme américain.

Dans cette adaptation théâtrale, on retrouve parfaitement le récit d'aventure, le langage stylisé poétique, symbolique, philosophique et métaphorique de Melville. On est plongé dans des thèmes complexes : l'orgueil, la vengeance, la folie, le sacrifice, le rapport à l'animal, la symbolique (Melville s'étant inspiré de la bible pour écrire ses personnages) la lutte entre Achab et Moby Dick symbolisant celle du Bien contre le Mal. Lesquels évidemment diffèrent selon que l'on se place du point de vue du capitaine ou du cachalot. L'orgueil du capitaine joué par François Louis a des airs shakespeariens. On pense à la silhouette et à la folie de Richard III, dans sa folie de vengeance et dans son corps mutilé.



Son obsession est féroce et il ne reculera devant aucun obstacle malgré les demandes de son équipage qui l'appelle à la raison. Grâce à une mise en scène maîtrisée, réfléchie et très astucieuse, on est happé par l'intrigue et on ressent tout : le vent, la mer houleuse, la fatigue et la souffrance des marins, la crainte du naufrage... Il s'en faut de peu pour qu'on ait le mal de mer. La distribution est parfaite à l'instar de l'excellent François Louis en capitaine Achab. Notons les très belles apparitions d'Ariane Lagneau et de Sandrine Baumajs qui allègent, d'un fin dosage d'humour, l'ambiance sombre et angoissante du *Péquod*.

Enfin, félicitons aussi toute la partie technique ! Les créations lumières, musicales ainsi que les costumes, les maquillages et les décors sont tous à l'unisson pour mettre en valeur le jeu des comédiens et le texte de l'auteur.

Tout est sobre et pertinent, rien n'est gratuit.

Malgré des moyens financiers limités, on ne peut que saluer tous les acteurs de ce spectacle tant ils ont su trouver des astuces qui nous font aimer davantage le théâtre tant ils lui rendent service et honneur.

Bravo à eux !

Marina Valleix

Melville, la vie

Par Cédric Enjalbert
Les Trois Coups

« Pippin tombe à l'eau »,
troisième volet
de la tétralogie « Moby Dick », d'après
Herman Melville, au
Théâtre du Voyageur, à Asnières



La traversée continue. Le Théâtre du Voyageur, à Asnières-sur-Seine, nous mène dans le sillage de « Moby Dick ». Il est encore temps de prendre le bateau en marche, le troisième épisode se joue jusqu'en décembre. Quelle pêche !

J'allais voir l'adaptation sûre d'un classique intimidant, j'ai découvert un poète. Car ce troisième volet de la mise en scène de *Moby Dick* – le premier relatait la mise à l'eau du vaisseau ; le second, la vie de l'équipage balloté par les flots – est plus littéraire que jamais. Dans cette section du roman, Melville, au grand large de l'écriture, développe des trésors d'images. Il convoque son goût pour la philosophie et réfère aux classiques, et pourtant, rien qui ne soit dans un rapport immédiat à la vie. Toutes ses métaphores servent un prosaïsme lyrique, manié avec humour et sans déférence, qui fait plaisir à entendre... et donc à voir, avec Chantal Melior, qui signe la mise en scène !

Elle brosse de merveilleux tableaux, avec les moyens du bord. C'est-à-dire, d'abord, beaucoup d'amour – pour le texte, pour les idées et pour les comédiens –, mais aussi une ingéniosité scénographique de tous les instants. Le théâtre est là. Elle donne vie à ce navire qui n'en manque pas et corps à cette langue tempétueuse. Des cordages, un pont reconstitué, des lumières d'atmosphères et des gueules qui vont avec : nous voici à la poursuite d'un monstre métaphorique, au milieu du vaste océan, pris dans ce que Melville nomme « *les pires ouragans de l'Atlantique de [notre] être* ».

Mais Chantal Melior ne force pas la ligne tragique. Elle invite plutôt, comme Melville, poète vitaliste, à goûter « *les douceurs et la suavité d'une joie éternelle* », « *tandis que les lourdes planètes d'un inévitable malheur gravitent tout autour de nous* ».

Crampez-vous aux rames !

De la description des besognes les plus triviales des baleiniers – tailler dans une bête, harponner, dériver – surgit une beauté qui nous raccroche à l'existence, qui en fait tâter l'épaisseur et la rigueur aussi, suivant un merveilleux adage, qui vaut pour le marin comme pour l'écrivain : « *J'essaie tout, je réalise ce que je peux* ».

Sur scène, une fine équipe fait le sel de cette traversée littéraire. Ainsi, François Louis, interprète un ténébreux Achab ; Mathieu Mottet, un Ismaël rêveur, qui ne se défait jamais de sa sagesse par gros temps ; Véronique Blasek en narratrice au visage lumineux maquillé d'or, rattrape les ellipses en quelques mots, un peu sceptique quant à cette folle aventure. Enfin, Nabila Attmane donne souffle au chant de la baleine, avec une voix qui charme.

Voyageurs, laissez-vous séduire par cette sirène, arrêtez-vous sur les quais de la Gare d'Asnières et rejoignez le théâtre. Un dernier conseil avant d'embarquer ? Il est de Melville, notez bien. Dans la tempête, « *crampez-vous aux rames et à votre âme* » !

Cédric Enjalbert



« Moby Dick », d'après Herman Melville,
Théâtre du Voyageur, à Asnières-sur-Seine

Tout est bon dans le harpon

Par Elisabeth Hennebert
Les Trois Coups

À la tête d'un équipage expérimenté, Chantal Melior adapte « Moby Dick » au Théâtre du Voyageur, à Asnières. Elle dégraisse le mastodonte marin pour en faire un monstre sacré.

Porter *Moby Dick* à la scène, c'est comme introduire une baleine dans un aquarium. Pour tenter l'entreprise, il faut être un peu cinglé et Chantal Melior l'est tout à fait. Depuis une décennie, elle pilote une compagnie indépendante dans l'improbable décor d'un hangar S.N.C.F. reconverti en salle de spectacle sur un quai de banlieue. Ses spectacles créent la poésie entre deux express interurbains : en lui-même, le lieu vaut le détour. Inutile de préciser que la traversée n'a pas toujours été sans tempête. Il est donc tout naturel que le Capitaine Fracasse du 92 se sente des affinités avec le Capitaine Achab. Même cœur au ventre, même rage contre les prédateurs qui vous bouffent la jambe.

Depuis qu'il a perdu la moitié d'un membre inférieur dans la gueule d'un ogre des abysses, Achab n'a qu'une idée en tête : retrouver Moby Dick, le cétacé qui a fait le coup, et le harponner à mort. Autant qu'une histoire de marins, c'est un récit de vengeance. Le roman est long, touffu, indigeste ; il décourage depuis 150 ans les élèves anglicistes et les adultes de bonne volonté. Le Théâtre du Voyageur a pris le parti rare de tout garder et de découper la bestiole en quatre morceaux, soit quatre spectacles successifs au cours de l'année 2017. Chacun peut être vu indépendamment des autres. Le rythme sera celui d'une traversée transocéanique, lent donc, mais pas monotone pour autant.

Une saisissante série de tableaux vivants

Sous les lumières magnifiquement réglées par Michel Chauvot, onze comédiens composent des instantanés de la vie en mer, évoquant tantôt Géricault tantôt Jacques Tardi et Didier Daeninckx. Le tangage permanent entre l'esthétique de la B.D. et celle de la haute école picturale française n'a d'égal que le roulis d'une voix à l'autre, d'une dégainée à la suivante : on est emporté par la déferlante de ces onze trognes de loups de mer, plus vraies que nature.

Impossible de tous les nommer. Pourtant le talent est constant et le travail, méticuleux et précis. François Louis, d'abord, est un Achab terrifiant, doté d'une autorité scénique impeccable. Matthieu Motet est un Ishmaël délicieusement dans la lune et un bras cassé de première catégorie. Enluminé de tattoos maoris, Fabrice Tanguy campe un Queequeg à croquer. La conférence-performance d'Ariane Lagneau, encyclopédiste mi-savante, mi-loufoque, nous rend incollables sur le règne cétacé. Thibault Duval, plus Haddock que d'Alembert, braille une jolie contre-conférence sur la conjugaison du verbe « rire » à tous les temps de tous les modes. Nabila Attmane, cantatrice polyvalente, compose un cuistot trouillard tout à fait drôle. Et le visage de la pianiste Carol Lipkind, buriné et taillé à la serpe par la magie du maquillage, parvient à incarner toute la rudesse d'une vie de route.

Pendant près de deux heures, le vaisseau des mots vogue, parfois rattrapé par le tonnerre d'un train ne marquant pas l'arrêt en gare d'Asnières : étonnante installation mobile, flottant entre deux univers, le vrai et le fantastique, le prosaïque et le métaphorique, le ferroviaire et l'ultramarin. Oh, l'incroyable voyage !

Élisabeth Hennebert

Moby Dick en scène / LA QUINZAINE LITTÉRAIRE / Entretien avec Chantal Melior et François Louis Propos recueillis par Jean-Pierre Ferrini

Le Théâtre du Voyageur porte bien son nom, puisqu'il se trouve dans une gare, la gare d'Asnières-sur-Seine. Pour s'y rendre, il suffit de prendre un train à la gare Saint-Lazare (il y en a souvent) qui vous transporte en quelques minutes à Asnières, à la gare d'Asnières-en-scène, au bout d'un quai. La mer n'est pas loin, car cette saison Herman Melville (1819-1891) est à l'honneur : *Bartleby* mise en scène par François Louis, *Cocorico*, une lecture-spectacle par Hervé Pierre (sociétaire de la Comédie-Française), *Le Grand escroc* mise en scène par Patrick Melior et *Moby Dick* mise en scène par Chantal Melior qui dirige le Théâtre du Voyageur.

NQL :

Pourquoi Melville, cette « folie Melville » qui s'est emparée du Théâtre du Voyageur ?

François Louis :

C'est assez simple. Comme je lis beaucoup Gilles Deleuze, j'ai constaté que Melville était un de ses écrivains de prédilection et j'ai voulu savoir pourquoi. Au départ, j'ai commencé par lire *Benito Cereno* puis *Bartleby* avec la postface de Deleuze (« Bartleby, ou la Formule »). Les thèmes m'ont immédiatement intéressés, parce que j'étais déjà intéressé par ceux de Deleuze. Enfin, je suis tombé non plus sur Deleuze-Melville, mais sur Melville tout court. Il y a les thématiques, voire même les concepts, ou disons les problématiques. Il y a le style, un style limpide, intense et en même temps complexe, qui aurait des similitudes avec un auteur comme Shakespeare. Des passages du récit, rarement descriptifs comme dans la littérature française du XIXe siècle, peuvent se transformer littéralement en monologue pour un acteur.

NQL :

Dans sa postface à *Bartleby*, Deleuze, qui partageraient avec Melville une même passion de la classification, distingue trois grands types de personnages, les « monomaniaques » comme le capitaine Achab, les « hypocondres » comme Bartleby et les « prophètes », comme Ismaël. Concernant les deux premiers types, il souligne que la caractéristique du monomane est de choisir, de choisir une baleine, en l'occurrence Moby Dick, trahissant la loi des baleiniers qui consiste à chasser les baleines sans les choisir. Ces monomanes dressent une préférence monstrueuse, écrit Deleuze, à l'inverse des hypocondres qui préfèrent, pas de volonté du tout, un néant de volonté plutôt qu'une volonté de néant...

Chantal Melior :

Achab et Bartleby sont aux deux extrémités de l'originalité. Il s'agit de deux personnages que Deleuze appelle encore des Traîtres, les opposant aux Tricheurs. Le Traître est celui qui ne se soumet pas aux lois et qui n'est pas là où on l'attend, qui met en danger la société ou les autres. Achab met en danger son équipage en choisissant de ne chasser qu'une seule baleine. Bartleby déstabilise des êtres très stables. Qu'est-ce qu'il y a de plus stables que des avoués dans un cabinet d'avoués ?

FL :

Si Bartleby « préférerait ne pas », les autres, eux, ne préfèrent rien du tout. Le relativisme est complet. Melville crée un personnage qui n'est pas dans l'actualité de son temps. Il oppose les particuliers aux originaux. L'original est celui qui vient d'une origine qu'on a oubliée, qui n'existe plus. Mais si Bartleby ne choisit pas, il choisit en fait beaucoup plus que quelqu'un pris dans les rouages du monde du travail.

NQL :

Donc, après *Bartleby*, est venu *Moby Dick*... Comment vous y êtes-vous pris pour adapter le texte, puis pour le mettre en scène ?

CM :

Quand j'ai abordé au départ *Moby Dick*, j'ai un peu reculé face à l'immensité de cette œuvre. Et puis, progressivement, je me suis laissé embarquer... Avec le Théâtre du Voyageur, si on a monté des Shakespeare, on a monté des textes qui n'étaient pas forcément destinés au théâtre. Dans *Moby Dick*, avec ce livre-baleine, il y a une dimension encyclopédique, scientifique ou philosophique et je me suis dit qu'il y avait quelque chose à trouver dans cette superposition, des formes théâtrales qui mettent en scène les personnages. Les animaux aussi ! Il y a un rapport immanent, non hiérarchique entre toutes les espèces. Les personnages, me semble-t-il, ont un rapport avec l'extérieur. Deleuze les définit comme des « blocs de sensation », toujours modifiés à mesure qu'ils se font. On les suit, traverse, découvre avec eux le monde. Ils ne parlent pas d'eux. Ils parlent du monde.

FL :

C'est le monde qui se peint sur eux et non pas eux qui se peignent sur le monde. On pourrait expliquer cette différence par celle entre l'œil et l'oreille. Par son regard, l'homme fait que le monde existe. Pour Melville, le monde est plus à entendre. D'ailleurs, Ismaël, le personnage-narrateur, signifie celui qui entend, « celui qui entend la voix de Dieu ».

CM :

Avec Melville, l'acteur doit aller à l'encontre de certaines habitudes. Il y a un côté impersonnel...

NQL :

Vous avez choisi pour adapter Melville la traduction de Giono, ou plus exactement celle de Lucien Jacques, Joan Smith et Jean Giono. Pourquoi cette traduction, qui date de 1941, et pas celle d'Armel Guerne (1954) ou encore celle plus récente de Philippe Jaworski dans la Pléiade (2006) ?

CM :

J'ai commencé par lire Melville dans cette traduction dont la fluidité se prête assez bien au théâtre, bien qu'il nous soit arrivé inévitablement d'être obligés de corriger, d'adapter le texte, notamment avec Carol Lipkind, la pianiste qui a créé la musique du spectacle et qui est d'origine américaine. Ce que j'ai le plus apprécié dans cette traduction est sa désinvolture, sa distance, son humour aussi et son absence d'affectation qui va bien avec ces personnages qui font peu cas d'eux-mêmes comme nous le disions. Je crois que l'humour et l'amour chez Melville, dans le regard qu'il porte sur le monde extérieur, y compris dans les passages scientifiques de cétologie, sont deux termes indissociables.

NQL :

Moby Dick conserve tout de même une connotation « romantique ». Dans ce roman, ce grand roman américain, il y a même une métaphysique dans la bataille que livre le capitaine Achab contre la Baleine Blanche. La référence à la Bible, au Léviathan, au livre de Jonas est constante. Pourtant, le titre des quatre parties, à l'exception peut-être de la dernière (résolument deleuzienne), ne paraît pas traduire cette dimension : « Assez pleurniché », « Baleine à plume », « Pippin tombe à l'eau » et « Lignes de fuite ».

CM :

Il y a en effet une légèreté dans les titres, mais il est vrai que nous appréhendons peut-être trop *Moby Dick* comme un sombre drame. Chez Melville, il y a une balance entre ces deux pôles que sont la tristesse et la joie. Pour le titre de la première partie, « Assez pleurniché », il traduit le premier monologue quand Ismaël dit qu'il vaut mieux partir, « prendre le large », plutôt que de se morfondre, macérer dans des passions tristes.

NQL :

On entend une décision de rompre avec le monde, un besoin de changer sa vie qui ne le satisfait plus, de larguer les amarres...

CM :

Je n'éluide pas le fait que *Moby Dick* soit une tragédie, plus une tragédie qu'un drame. « Assez pleurniché », c'est une façon de dire la tragédie, c'est-à-dire la résistance, parce que dans la tragédie, on raconte la résistance des personnages face à l'adversité du destin. Concernant le second titre, « Baleine à plume », il établit une analogie entre le livre et la baleine. Le livre, c'est la baleine. Melville parle de littérature et de cétologie. À travers la cétologie, il a trouvé un sujet *littéraire*. Quant à la troisième partie, le titre met l'accent sur le personnage de Pippin, le jeune mousse qui tombe à l'eau et qui en perd la raison. Il annonce la fin tragique, introduit le rapport avec l'Océan, avec la mort, avec la folie, ce qui est rationnel ou pas, les discours rationnels sur les baleines et à l'inverse des sensations qui sont, elles, plus mystérieuses. Il est un personnage qui est allé au-delà de la limite du supportable et qui en revient avec une clairvoyance, une seconde vue. Comme le fou dans *Le Roi Lear*, il ne dit que des choses extrêmement sensées. Il sait avant tout le monde ce qui va se passer.

NQL :

Il y a dans votre travail une volonté d'en rester au texte, d'adapter le texte, de faire corps avec lui, de le faire entendre assez fidèlement, alors que la tendance aujourd'hui dans le théâtre est de jouer de plus en plus avec les images filmées, les effets spéciaux, de faire voir le spectacle.

FL :

On retrouve la différence entre l'œil et l'oreille. Nous faisons un autre métier que celui de plasticien ou de scénographe.

CM :

Parce qu'on n'a pas assez de sous ! Plus sérieusement, il y a une commercialisation des choix artistiques qui sont soi-disant des audaces, mais qui sont tellement recopiés qu'on ne parvient plus à savoir où est l'audace.

FL :

Le théâtre est un plan fixe à l'infini. Ça ne bouge pas comme au cinéma. C'est le texte qui donne le mouvement et qui fait qu'on peut se déplacer avec un plan fixe autour de soi.

Moby Dick de Melville, adaptation et mise en scène de Chantal Melior, « Assez pleurniché » du 1^{er} au 19 mars 2017, « Baleine à plume » du 26 avril au 14 mai 2017, « Pippin tombe à l'eau » et « Lignes de fuite » (saison 2017-2018), Théâtre du Voyageur, Asnières-sur-Seine.



THEATRE DU VOYAGEUR
GARE SNCF / QUAI D
34 BIS AVENUE DE LA MARNE
92600 ASNIERES-SUR-SEINE
www.theatre-du-voyageur.com
contact / chantal.melior@free.fr
[ou Isabelle de Grossouvre](mailto:Isabelle.de.Grossouvre)
06 61 56 97 60 / 01 45 35 78 37

FRAGMENTS DE MOBY DICK

Au sujet de la peau : qu'est-ce que...Où se trouve la peau de la baleine? Nous savons déjà ce qu'est sa graisse. Cette graisse a quelque chose de la consistance du bon bœuf, mais en plus dur, plus élastique et compact ; et varie de huit à quinze pouces d'épaisseur. Il est naturellement absurde de parler de peau de telle consistance et de telle épaisseur pour n'importe quelle créature, et cependant, on ne peut enlever aucune autre enveloppe que cette graisse du corps de la baleine. La couche enveloppant un animal quelconque, si elle est raisonnablement dense, ne peut être que sa peau, n'est-ce pas ? Il est vrai que sur la carcasse de la baleine, on peut gratter de la main une substance infiniment mince et transparente, qui ressemble un peu aux minces lamelles de colle de poisson sauf qu'elle est presque aussi douce et souple que le satin, je veux dire avant qu'elle soit séchée, car après, elle devient assez dure et cassante. Je possède plusieurs de ces fragments, dont je me sers pour marquer les pages dans mes livres baleiniers. Elle est transparente, comme je viens de le dire, et lorsqu'on la place sur la page imprimée, j'ai parfois l'impression qu'elle a un pouvoir de grossissement. En tout cas, il est agréable de lire des choses concernant les baleines, pour ainsi dire à travers leurs propres lunettes. Tout ceci pour dire que cette substance, qui couvre le corps entier de la baleine, ne peut être considérée comme la peau de cette bête, mais plutôt comme la peau de la peau, car il serait ridicule que l'énorme baleine ait l'épiderme plus mince et plus tendre que celui d'un nouveau-né. Mais suffit ! A vrai dire, la baleine est enroulée dans sa graisse comme dans une courteline. Grâce à cette douce couverture, la baleine peut se tenir confortable en tous climats, toutes mers et toutes marées. Que deviendrait par exemple une baleine du Groenland dans ces mers glaciales du Nord si elle n'avait pas cette douillette ? Oh homme ! admire et efforce-toi de ressembler à la baleine ; toi aussi, reste chaud parmi les glaces, sache vivre dans un monde qui n'est pas le tien, sois frais sous l'Equateur ; que ton sang demeure liquide au pôle.

Par-dessus tout, c'est la blancheur qui m'épouvante... quoique la blancheur, par sa pureté rehausse la beauté... Symbole d'allégresse, emblème d'innocence, gage d'honneur... Cette accumulation de tout ce qui est doux, honorable ou sublime n'empêche pas une sorte de peur mystérieuse, cachée, de cette couleur ; quelque chose qui, bien plus que le rouge effrayant du sang saisit l'âme d'une terreur panique. Le requin blanc des tropiques glisse comme une ombre blanche... La blanche tranquillité de mort de ce poisson silencieux, le doux caractère mortel de ses habitudes. Blancheur abominable, affreuse douceur, plus répugnantes qu'effrayantes, muettes... Voyez l'albatros. D'où proviennent donc ces nuages d'émerveillement spirituel et de pâle horreur parmi lesquels ce blanc fantôme vole dans toutes les imaginations ? Qui le premier, lui donna ce pouvoir d'envoûtement ?



D'autres poètes ont chanté les louanges de l'œil doux de l'antilope et du beau plumage de l'oiseau qui s'envole ; plus terre à terre, je célébrerai une queue. La queue du cachalot. Dans nulle chose vivante, il n'y a tant de beauté que dans les bords entrecroisés de ces pennes. La queue entière semble un lit épais de nerfs soudés. Et, comme si la force tendineuse de cette grande masse n'y suffisait, le Léviathan tout entier est couvert d'une trame de fibres musculaires, et cette force étonnante n'empêche nullement la flexibilité de ses mouvements ; une aisance enfantine joue dans le titanisme de cette puissance. La force véritable ne gâche jamais la beauté ni l'harmonie, et les mouvements de cette queue brandie dans la colère ou dans le jeu, sont toujours empreints d'une incomparable grâce. Cinq grands mouvements lui sont particuliers : Primo, lorsqu'elle sert de nageoire pour progresser. Secundo, lorsqu'elle sert de massue pour batailler. Tertio, pour balayer. Quarto, pour jouer. Quinto, pour plonger. Primo : Jamais elle ne se tord ; cela serait signe d'infériorité. Ses nageoires ne lui servent que de gouvernail. Secundo : Il est assez significatif que le cachalot - qui lutte contre un autre cachalot avec la tête et la mâchoire - se serve d'une façon méprisante de sa seule queue dans ses conflits avec l'homme. Quand la queue tombe de toute sa hauteur, le coup est irrésistible. Aucunes côtes d'hommes ni de canots n'y peuvent tenir. Tertio : Il me semble que, chez la baleine, le sens du toucher est concentré dans la queue ; sa délicatesse à cet égard n'est comparable qu'à celle de la trompe de l'éléphant. Quarto : Supposons que furtivement vous surpreniez la baleine au milieu des mers solitaires, quand elle est en pleine sécurité, Vous la verriez alors, dépouillée de son énorme majesté, et jouer dans l'océan comme un chaton devant la cheminée. Quinto : Lors du plongeon de la baleine, la montée des palmes à la verticale est peut-être la vision la plus belle qui se puisse voir dans la nature animée. Des profondeurs, la queue gigantesque semble chercher à saisir les hauteurs du ciel. Les mouvements pleins d'étrangeté ne manquent pas dans le corps de la baleine. On a beau vouloir la disséquer, on ne peut pénétrer plus loin que sa peau. Et, si l'on ne connaît même pas la queue de cette baleine, comment comprendre sa tête ou son visage, quand elle n'a point de visage ? « Tu verras mon dos, ma queue, semble-t-elle dire, mais jamais tu ne verras ma face. »

... / ...

Ishmaël –

On avance entre deux cachalots vers le cœur du banc loin du tumulte des premiers cercles. Dans l'espace central, la mer satinée est comme une nappe d'huile sous la substance subtile que dégage le cachalot à ses moments de bonne humeur calme. Oui, nous avons atteint ce calme enchanté qui, dit-on, dort au milieu de tous les typhons et nous ne pouvons pas nous échapper d'un troupeau aussi dense. Il nous faut attendre l'ouverture d'une brèche dans le mur vivant qui nous cerne. Ce mur semble nous avoir laissé passer pour mieux se refermer sur nous. De notre canot bas, on voit jaillir des jets jusqu'au fin fond de l'horizon ; ce n'est pas très encourageant. Les femelles et leurs petits sont comme des vaches et des veaux qui auraient été enfermés délibérément au cœur du cœur de ce parc pour leur cacher le danger. De tout petits cachalots, parfaitement inexpérimentés, de temps à autre nous rendent visite, et montrent une confiance et une intrépidité dont il est difficile de ne pas s'émerveiller... Queequeg leur caresse le front de sa main. Starbuck leur gratte le dos avec sa lance, mais, de peur des conséquences, s'abstient momentanément d'en faire plus.

Starbuck –

Loin au-dessous du monde de la surface, un monde encore plus étrange s'offre à nos yeux quand nous nous penchons. Comme suspendues dans les profondeurs flottent les formes des mères nourricières des cachalots et celles qui doivent bientôt le devenir à en juger par leurs contours énormes. Le lac est prodigieusement transparent, et, comme des nourrissons qui, tout en tétant le sein, regardent fixement ailleurs, de même ces jeunes cachalots semblent regarder vers nous, mais pas nous-mêmes : nous devons être à leurs yeux nouveau-nés comme une poignée d'algues. Immobiles sur leur flanc, les mères paraissent aussi nous regarder placidement. L'un de ces petits qui ne doit pas avoir plus d'un jour, folâtre avec un corps qui semble à peine remis de la position inconfortable qu'il a occupée dans le réticule maternel. Ses délicates nageoires de côté et les palmes de sa queue conservent encore cet aspect froissé et ridé des oreilles d'un bébé fraîchement arrivé d'un autre monde.

Queequeg –

La ligne ! La ligne, lui attrapé ! Lui attrapé ! Qui l'a ligné ? Qui l'a frappé ? Deux d'un coup, une grosse, une petite...

Starbuck –

Qu'est-ce qui te prend, mon bonhomme ?

Queequeg –

Regarde ici, toi, (*en montrant les fonds*), des centaines de brasses de ligne, couler profond, et remonter maintenant...

Starbuck –

Ce n'est pas la ligne, ce sont les enroulements du cordon ombilical par lequel le petit est encore attaché à sa mère. Le cordon s'est emmêlé avec la ligne et le jeune est emprisonné.

